

Dumny l'accompagnant. Ceux qui devaient aller à Machillimakinak partirent avec les Nipissiriens pour la pointe à la Loutré ; tandis que Colas, après avoir tout arrangé avec Le Gardeur, partit avec grand Pierre pour la Cave, en passant par la Cache où étaient renfermés les chiens. Il arriva avant la nuit à la Cave.

Comme Colas ne voulait pas faire connaître la Cave aux Nipissiriens dont il avait besoin pour faire transporter au rendez-vous du départ toutes les peaux qu'il avait à la bourgade, il donna ordre de préparer à une demi-lieu plus bas que la cave deux vastes cabanes pour y loger ses gens et y déposer ses traînes.

Pour se rendre à la pointe à la Loutré, il fit atteler les chiens qui n'avaient pas servi la veille, deux par deux sur cinq traînes et partit avec grand Pierre et un des Esquimaux pour la pointe à la Loutré. La même précaution qu'il avait prise à la bourgade, fut encore adoptée. Il laissa ses chiens sous la charge de l'Esquimaux en un endroit convenable, avec injonction de l'attendre là jusqu'à son retour ; il se rendit à pied avec grand Pierre à la pointe à la Loutré où tous les Canadiens, avec leurs traînes, venaient d'arriver.

Comme le temps était beau, quoiqu'un peu plus froid que les jours précédents et que tout était prêt pour le départ, les commis décidèrent de se mettre en route sans plus tarder. Colas mit sous les soins de Dulude les canots et les effets qu'il destinait pour Michillimakinak. Il lui avait donné ses instructions très en détail.

Après le départ de la flotte, ceux des Nipissiriens qui étaient restés avec les traînes pour ramener les canots qui avaient été loués pour l'expédition contre la Chaudière Noire, se mirent à les charger sur les traînes, ainsi que les marchandises que Colas destinait à son magasin de la bourgade. Le jeune Verchères qui était descendu jusqu'à la pointe à la Loutré avec ses anciens compagnons fut chargé de retourner avec les traînes pour surveiller les marchandises. Grand Pierre devait l'accompagner pour ramener de la bourgade les traînes et les fourrures qui y étaient déposées.

Grand Pierre, afin de ne rien faire connaître aux Nipissiriens qui avaient été engagés pour le service, devait les conduire par un raccourci aux cabanes que Colas avait donné l'ordre de construire et d'où devait avoir lieu le départ pour Montréal.

Les fourrures, et tout ce que Colas voulait emporter avec lui à Montréal furent chargées sur des traînes qu'il acheta des Nipissiriens.

Au moment même où les Nipissiriens se préparaient à partir pour retourner à la bourgade, on vit venir de loin sur le rivage, dans la direction de l'Anse aux Canards, deux hommes, dont l'un qui portait un pavillon blanc, s'arrêta quand ils furent arrivés à une dizaine d'arpents, et l'autre s'avança vers le campement. Il fut aussitôt reconnu pour la sentinelle qui était disparue de son poste à la cabane de la Chaudière Noire, le jour de la bataille. C'était Jean Goupil, que Verchères connaissait très bien et estimait beaucoup. Verchères, en le reconnaissant courut à lui et lui secouant amicalement la main, lui demanda :

—Mais d'où viens-tu donc, Goupil ? tu n'es pas mort comme nous l'avions tous cru ?

—Non, pas mort ; mais il s'en est manqué guère. Je te conterai ça plus tard. Avant il faut que je porte mon message à M. Colas.

Verchères se retira discrètement quand il vit arriver Colas.

—Mon commandant, dit Goupil, j'ai un message de la part de la Chaudière Noire, qui m'a recommandé de vous le transmettre au plus tôt possible.

—De la Chaudière Noire ? Comment cela ? D'abord, dis moi quel est ce sauvage là-bas, avec un pavillon blanc ?

—C'est un des Iroquois qui attend que je lui porte votre réponse au message de son chef.

—Bon. Dis-moi maintenant ton message. Mais avant racontes-moi, comment t'es-tu trouvé prisonnier, car j'imagine que sans cela, il ne t'aurait pas chargé d'un message.

—Voici, mon commandant : j'étais en faction à l'arrière de la cabane de la Chaudière Noire, quand je vous ai vu débarquer à l'île Manitouline. Je vous ai vu aussi quand vous êtes monté à la cabane. A peine arriviez-vous que je reçus un coup de je ne sais quoi sur la tête et je perdis connaissance. Après, je ne sais ce qui s'est passé. Quand je revins à moi, j'étais au milieu des bois, les mains attachées avec des lanières de peau de caribou, couché au pied d'un arbre. Trois sauvages étaient debout près de moi, discutant vivement ensemble. Je comprends l'Iroquois. Ils parlaient de me tuer et de me chevelurer sur le champ pour se débarrasser de moi. L'un d'entre eux voulait me garder pour me faire brûler à petit feu. En ce moment, un hurlement de loup prolongé se fit entendre à une assez longue distance. C'était un signal. "Aniaronti, dit l'un d'eux, tu vas rester pour avoir soin du prisonnier pendant que nous allons voir ce que signifie ce hurlement." Aniaronti attachait une lanière à celle qui déjà me liait les mains, et prit l'autre bout dans la sienne.

—Tu es sûr que c'est Aniaronti ?

—Oui.

—Continue.

—Je faisais semblant d'être toujours sans connaissance, me donnant bien garde d'ouvrir les yeux, ou de faire le moindre mouvement. Au bout de quelques minutes, après le départ des sauvages, Aniaronti se coucha près de moi, et ne fut pas longtemps sans s'endormir. Je sentais que je n'avais pas de temps à perdre. J'étais dans une extrême faiblesse, n'ayant ni mangé ni bu depuis plus de dix-huit heures. Heureusement que le temps était très doux, et la neige sous mon corps s'était fondue suffisamment pour que la peau de caribou, avec laquelle j'avais les mains attachées, fut toute mouillée, et put s'étendre assez pour me permettre de libérer une main, puis l'autre. Je pris un peu de neige que je me mis dans la bouche pour apaiser la soif qui me dévorait. Lentement, sans bruit, avec les plus grandes précautions, je me levai. Je n'avais pas d'armes, on me les avait ôtées. Aniaronti dormait toujours ; son casse-tête était à côté de lui, et son couteau à sa ceinture. Je me frottai